

Impressions de lecture sur *Un souvenir qui s'ignore* que Jacques Robinet, écrivain, poète (et psychanalyste) a fait paraître dans le dernier épisode du feuilleton "Dans la forêt des jours" (Journal) qu'il a tenu du 4 mars au 20 mars sur le site *Poezibao* (<https://poezibao.typepad.com/poezibao/feuilleton/>).

— **Un souvenir qui s'ignore de Patrick Corneau¹. Depuis quelques jours j'en tourne les pages avec un bonheur sans cesse renouvelé. L'écrivain avance « à sauts et à gambades », écrivant, comme Montaigne, en marge de ses livres amoncelés. Regard acéré, intelligence toujours sur le qui-vive, il se tient en retrait sans rien perdre des turbulences et des impasses de ce monde. Avec une grande élégance, sans se mettre en avant, par modestie ou pudeur, il se dévoile à travers ses exercices d'admiration. Ses innombrables lectures dénoncent mon ignorance. Chacune de ses citations m'invite à découvrir un nouveau livre et parfois à en éviter d'autres. « Être dans le vent », le met en fureur : Ne jamais l'être si l'on veut durer. Jean Guilton ne disait-il pas que cela prédispose à un destin de feuille morte ?² Cet écrivain qui m'est si fraternel me touche par la grâce de son style, autant que par son érudition qui me donne le vertige. Impossible de tout citer, mais comment ne serais-je pas sensible à des descriptions comme celle-ci : Une brise légère venait de la mer apportant avec elle l'écho étouffé du ressac et l'odeur épicée des tamaris... Cet homme si aimant, si prompt à s'oublier devant ceux qu'il vénère, peut sortir de son carquois des flèches acérées. Le passage à la télévision d'une certaine Nathalie N. est un passage d'anthologie dans son genre. La verve caustique de Mauriac n'est pas loin. Et comment ne pas acquiescer quand il épingle l'usage détourné de certains mots. Ainsi, ironise-t-il : « on gère » aujourd'hui un enfant, mais**

¹ Patrick Corneau, *Un souvenir qui s'ignore*, Éditions Conférence, 2020.

² Idem - p. 71.

aussi une séparation, un deuil, les difficultés du jour. De fait, le vocabulaire marchand gagne ce qu'il y a en nous de plus intime, de plus obscur³.

Ce livre s'inscrit dans la grande tradition des moralistes et pamphlétaires français. De Montaigne à Voltaire, sans oublier Diderot ou, plus proche de nous, le Journal de Jules Renard. Mais la mélancolie de Rousseau n'est jamais très loin, celle de Cioran ou Ionesco, non plus. Pascal accompagne, lui aussi, la méditation de ce penseur qui se remet très mal de l'effacement de Dieu en ce monde. Je retiens, très précieusement, ce qu'il écrit d'Etty Hillesum, dont il cite et commente longuement la bouleversante « Prière du dimanche matin », que j'évoque moi-même si souvent, depuis que je l'ai retrouvée récemment dans le petit livre paru chez Arfuyen. Ces concordances de pensée me touchent beaucoup.

Patrick Corneau utilise les citations comme un peintre les couleurs pour son tableau. Par touches successive, à travers ses admirations et rejets, se révèle l'auteur. A la fin, de façon très élégante, c'est son autoportrait que l'on découvre. Visage très aimable et vulnérable, avec tous les élans d'une enfance secrète et préservée. C'est un livre qui n'a pas trahi le désir profond qui, masqué derrière tant d'ouvrages, se dévoile si humain et très proche, avec beaucoup de générosité et de discrétion. Je garderai près de moi ce livre si dense en réflexions, si vibrant d'émotion, si soucieux de partager la beauté de ce monde et de combattre ceux qui s'acharnent à la détruire. Voix rare et secourable qui crie encore dans ce désert où, éloignés des grandes routes, quelques assoiffés ne désespèrent pas de trouver un puits.

³ Idem - p. 139.